

Virginie Maris est chargée de recherche au CNRS. Elle travaille en philosophie de l'environnement au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive (CEFE) de Montpellier. Elle est l'auteure de plusieurs articles, sur la gestion de la biodiversité, le développement durable, l'écoféminisme, et d'un livre intitulé « Philosophie de la biodiversité – petite éthique pour une nature en péril » (à paraître, Buchet-Chastel, septembre 2010).

Titre :

Pour remplacer l'irremplaçable : Compenser qui ? Compenser quoi ?

Résumé :

Il y a certainement des raisons écologiques de douter de notre capacité à imiter la nature, mais c'est davantage sur des raisons philosophiques que nous voulons insister. En effet, contrairement à un artefact, un milieu naturel n'est pas le fruit d'une intelligence humaine, mais le résultat d'une histoire unique, faite d'aléas et de forces naturelles qui échappent totalement à l'ingénierie humaine. Il y a une grande arrogance à imaginer que nous pouvons nous substituer au temps et à la nature, et c'est sans doute ce désir insatiable de contrôler et dominer le monde naturel qui est à l'origine de la crise actuelle du vivant. On ne pourra pas faire face à cette crise si l'on refuse opiniâtrement d'en questionner les causes profondes. Or l'écologie de la restauration, si elle illustre notre arrogance lorsqu'elle prétend compenser la destruction de milieux naturels, peut également être le point de départ d'une redéfinition de notre relation au monde naturel et permet d'entrevoir le rôle positif que peuvent jouer les êtres humains dans la nature. Il faut pour cela penser d'abord à restaurer le rapport entre les hommes et la nature, dans un esprit de respect et de bienfait mutuel. De là, nous pourrions envisager le rôle des écologues non pas comme celui de faussaires s'appliquant à contrefaire les milieux naturels mais comme celui de facilitateurs, œuvrant à la mise en place des conditions d'évolution et de diversification des écosystèmes afin que la nature puisse y reprendre ses droits.